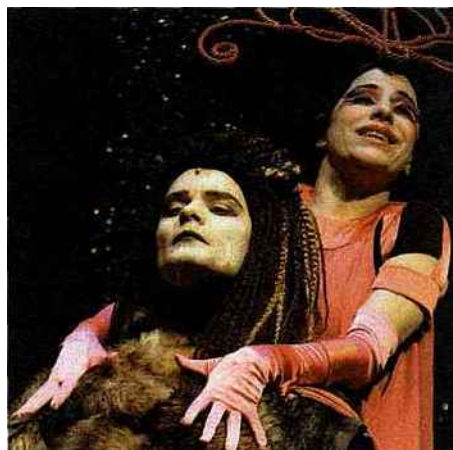


La chronique de Fabienne Pascaud

Comédies humaines

Qui aurait le culot, aujourd'hui, de monter une comédie musicale autour des bandes et des communautés de banlieue ? D'en dénoncer les rivalités, les préjugés ; pis : d'en terminer net l'histoire - et de baisser silencieusement le rideau du spectacle... - sur un règlement de comptes tragique, un absurde geste de désespoir. En 1957, à Broadway, le musicien Leonard Bernstein et le chorégraphe Jerome Robbins l'ont fait, sur un livret d'Arthur Laurents. Pas étonnant que le show ait alors divisé la critique américaine et n'ait reçu d'accueil triomphal que lors de sa tournée en Europe. A New York - même largement inspirée du *Roméo et Juliette* de Shakespeare et de son impossible histoire d'amour entre deux rejetons de clans ennemis -, l'intrigue avait dérangé les bonnes consciences politiques. Sur scène s'entre-tuaient bel et bien des Immigrés d'origine polonaise et des Portoricains, sans que rien ne vienne apaiser leurs conflits, sans que surgisse une promesse de paix. Dur constat, à peine allégé par l'électrisante et flamboyante musique de Bernstein, la chorégraphie sensuelle et physique de Robbins. Repris cinquante ans après au Châtelet, le spectacle a toujours la même violence, la même puissance, interprété à merveille par une troupe 100 % américaine. D'abord, on s'étonne que tout y soit exactement pareil au souvenir qu'on s'en faisait, à la mémoire qu'on gardait, par exemple, du magnifique film de Robert Wise (1961). Nos metteurs en scène européens nous ont tant habitués à lire et « relire » l'œuvre, à l'actualiser. Ici, boum ! On est en plein dedans. Comme en 1957 ! Et c'est bien. Dans des décors plutôt « tradi » et minimalistes - escaliers extérieurs d'immeubles américains, etc. -, la troupe reste survoltée et les « tubes » de Bernstein sont toujours diaboliquement entêtants. A croire qu'on ne gagne pas toujours à faire cracher aux chefs-d'œuvre autre chose que ce qu'ils ont à dire. Surtout ici, où le message d'unité sociale est déjà exemplaire. Visionnaire. Il est des comédies musicales plus modestes mais pas moins enchanteresses. Dans *Divino Amore*, Alfredo Arias se souvient d'une petite salle romaine des années 60, où s'activait une « femme de théâtre » à l'ancienne, obsédée de



ANTONIO INTERLANDI ET ALEJANDRA RADANO DANS "DIVINO AMORE", D'ALFREDO ARIAS.

classiques et de théâtre religieux, dépassée par les exploits artistiques débridés de sa gourgandine de fille, trop pop. Hommage amoureux aux spectacles de patronage d'antan, la comédie-revue délicieusement rétro est surtout une ode émerveillée à l'art, à la sublimation de soi par l'art. Pimenté de romances italiennes de l'époque et de rengaines disco (admirablement interprétées par Sandra Guida et Alejandra Radano), *Divino Amore*, dans ses décors de quat'sous, devient une sorte de rêve, de quintessence de spectacle : ce qui reste en mémoire de la magie de la scène longtemps après, une fois qu'on a quasi tout oublié des détails de la pièce... Une fête scénique comme une madeleine proustienne, en somme, avec ses éclats d'émotion, de mélancolie, de tendresse, d'insolence canaille. Tableaux absurdes et joyeux, costumes extravagants, travestissements, dialogues insensés et délires gay, Alfredo Arias s'amuse et nous amuse, proche tout ensemble de Fellini et de Pasolini. Avec son habituelle complice Marilù Marini, ne nous fait-il pas redécouvrir, mi-ange, mi-diable, l'esprit même du métier d'acteur : oublier, s'oublier, se perdre, plonger de l'autre côté. Et en rire.

★★★ *West Side Story*, livret d'Arthur Laurents, musique de Leonard Bernstein, chorégraphie de Jerome Robbins, jusqu'au 1^{er} janvier au Théâtre du Châtelet, Paris 1^{er}. Tél. : 01-40-28-28-28.

★★★ *Divino Amore*, de René de Ceccatty et Alfredo Arias, mise en scène d'A. Arias, jusqu'au 31 décembre au Théâtre du Rond-Point Paris 8^e. Tél. : 01-44-95-98-21.